

De clairière en clairière : *La modernité au Québec* d'Yvan Lamonde

Lucie Robert

Volume 17, numéro 1-2, automne 2016, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1050786ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1050786ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Robert, L. (2016). De clairière en clairière : *La modernité au Québec* d'Yvan Lamonde. *Mens*, 17(1-2), 135–147. <https://doi.org/10.7202/1050786ar>

Note de recherche

De clairière en clairière : *La modernité au Québec* d'Yvan Lamonde

Lucie Robert

Centre de recherche interuniversitaire
sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ)
Université du Québec à Montréal

Paru en 2016, aux Éditions Fides, le dernier opus d'Yvan Lamonde, *La modernité au Québec*, tome II, *La victoire différée du présent sur le passé (1939-1965)*, est l'occasion de dresser le bilan de l'ensemble de la démarche de l'auteur, qui s'étend sur quelque vingt-cinq années de recherche intense. En effet, dans une communication prononcée à l'Université Laval en 1990¹, Lamonde présentait son projet, inscrit dans le prolongement des travaux de Fernand Dumont, lequel avait lui-même annoncé en 1976 le projet d'une histoire de la pensée québécoise qui devait prendre forme dans l'ouvrage intitulé *Genèse de la société québécoise* (1993). Le projet a donc été élaboré tôt dans la carrière de l'historien, à une époque qu'il décrit comme celle où les débats politiques encore vifs rendaient urgent « de voir clair dans les représentations de nous-mêmes alors mises en circulation² », au cœur d'une réflexion qui, à la manière de celle de Dumont, est

¹ Lamonde, Yvan, « Le projet d'une histoire sociale des idées au Québec de 1760 à 1960 », dans Simon Langlois et Yves Martin (dir.), *L'horizon de la culture : hommage à Fernand Dumont*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 271-279. Ouvrage tiré d'un colloque qui s'est tenu en 1990.

² *Ibid.*, p. 276.

préoccupée de l'avenir. Les résultats ont été publiés en quatre volumes couvrant respectivement les années 1760-1896 ; 1896-1929 ; 1929-1939 ; 1939-1965. On a peu remarqué que seuls les deux premiers volumes sont, au moment de leur publication, intitulés *Histoire sociale des idées*. Les deux derniers ont paru sous le titre *La modernité au Québec*. Peut-être a-t-on conclu trop rapidement et sans trop y regarder qu'il s'agissait du même ouvrage.

L'espace théorique : l'histoire sociale des idées

Bien que l'ensemble se présente comme une histoire de la « pensée québécoise », selon la formulation de Dumont, Lamonde est conscient du fait que cette pensée doit s'incarner, s'enraciner dans le réel objectif, de là le recours à une histoire des idées institutionnellement balisée dans la pratique historienne, ce qui lui confère méthode et sources. Or le syntagme « histoire sociale des idées » ne va pas de soi. Il résulte de l'amalgame de deux approches théoriques et méthodologiques aux racines distinctes. En effet, l'histoire sociale met à l'avant-plan l'action des collectivités et des groupes sociaux, y compris les classes, comme point d'ancrage humain de l'histoire économique et politique dont elle dérive, empruntant aux sciences sociales son cadre interdisciplinaire. L'histoire des idées reste plus près des humanités, combinant les études sur la littérature, les sciences et la philosophie, et elle prend acte des diverses manières de penser des acteurs étudiés. Déjà Michel Foucault notait l'effet de rupture entre l'histoire sociale et l'histoire des idées, protestant contre une division disciplinaire où « les historiens des sociétés sont censés décrire la manière dont les agents agissent sans penser, et les historiens des idées la manière dont les gens pensent sans agir³ ». L'histoire sociale des idées, telle que la pratique Lamonde, doit donc être saisie comme une histoire qui veut associer les pratiques et les représentations, les discours et leurs conditions de possibilité. Des idées, cependant, le

³ Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Éditions Gallimard, 1969, p. 177-204.

monde en a connu pas mal dans l'histoire ; il en a méconnu d'encore plus nombreuses et, dans les faits, la discipline s'est surtout concentrée sur l'histoire des idées politiques. Et, comme le rappelle Daniel Roche à la suite de Franco Venturi, « quand on parle d'histoire des idées, on aboutit toujours dans le cadre national⁴ ».

Lamonde, qui se mêle peu des débats historiographiques et admet n'avoir jamais construit la théorie de sa propre pratique⁵, réfère également à l'histoire des idées venue des États-Unis, laquelle rend compte des institutions et des structures sociales plutôt que des seuls grands auteurs isolés dans une galerie de portraits dans des « études qui permett[ent] de contextualiser [l]es entreprises philosophiques coloniales, de voir leur hypothèque culturelle⁶ ». L'histoire des intellectuels et l'histoire intellectuelle sont ainsi à ses yeux les deux versants d'une même montagne, et l'histoire des idées doit être arrimée à l'histoire des sujets qui les énoncent. L'histoire des *idées*, telle qu'il la conçoit, prend ainsi le contrepied de l'histoire des *idéologies*, qui domine l'historiographie québécoise dans les quelques décennies qui précèdent l'élaboration du projet⁷. En effet, l'idéologie a cette fâcheuse tendance à figer les discours en de grands ensembles généralement assez peu contextualisés de même qu'à aplanir les distinctions et les différences que créent les discours discordants, souvent résistants et en opposition avec l'ordre établi. Bien qu'elle ait ses limites, l'histoire

⁴ Daniel Roche, « Histoire des idées, histoire sociale : l'exemple français », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 59 bis (2012), p. 10.

⁵ Yvan Lamonde, « Être en même temps le passant dans la rue et le spectateur à la fenêtre? », *The Canadian Historical Review*, vol. XCIV, n° 4 (décembre 2013), p. 592.

⁶ Lamonde, « Le projet d'une histoire sociale des idées au Québec de 1760 à 1960 », p. 276.

⁷ Citons pour mémoire les études de Marcel Rioux, « Sur l'évolution des idéologies au Québec », *Revue de l'Institut de sociologie*, n° 1 (1969), p. 95-124 ; Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montmigny (dir.), *Les idéologies au Canada français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1971-1981, 4 vol. ; Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*, Montréal, Québec Amérique, 1977 ; Georges Vincenthier, *Une idéologie québécoise de Louis-Joseph Papineau à Pierre Vallières*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979.

des idées d'Yvan Lamonde rétablit ainsi la pluralité des voix et l'individualité du sujet, contre les effets par trop structurants des discours figés, et il entreprend de réinscrire ces discours, étudiés jusque-là d'un point de vue presque exclusivement sociologique, dans une perspective historique qui les réinsère dans l'ordre du temps et la logique de l'événement.

Enfin, cette histoire des idées tire profit de la formation initiale de Lamonde, qui a d'abord étudié en philosophie à l'Université de Montréal avant de soutenir, en 1977, une thèse sur l'enseignement de la philosophie au Québec (1665-1920) au Département d'histoire de l'Université Laval. Élève de Claude Galarneau, il en a appris l'intérêt pour la culture de l'imprimé et l'histoire culturelle. C'est ainsi qu'il a réalisé d'importants travaux préliminaires dans les domaines reliés à l'histoire culturelle⁸ (bibliographies, inventaires, bilans historiographiques), selon le modèle développé par Roger Chartier, mais aussi au sens que donnent à ce terme les historiens de l'art et les historiens de la littérature, travaux souvent signés en compétente compagnie : Bernard Andrès, Gérard Bouchard, Esther Trépanier et, plus récemment, Marie-Andrée Bergeron, Michel Lacroix et Jonathan Livernois. Sans doute également, le fait qu'il a enseigné l'essai et la prose d'idées dans un département, de lettres françaises pendant toutes ces années a pu contribuer à infléchir sa conception du travail historiographique.

L'espace empirique : intellectuels et artistes

Le premier volume de cette *Histoire sociale des idées au Québec*, consacré aux années 1760-1896, annonce : « Cette histoire est sociale en ce qu'elle entend rendre compte du circuit complet des idées, de leur production, de leur diffusion, de leur réception. Elle s'intéresse à l'appartenance sociale des individus qui formulent les idées, [...]

⁸ Voir aussi Yvan Lamonde, « L'histoire culturelle comme domaine historiographique au Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. LI, n° 2 (automne 1997), p. 285-299.

aux réseaux et aux médias qui diffusent les courants d'opinion et à la pénétration sociale des idées⁹. » L'auteur précise également que les idées qui l'intéressent sont les idées *civiques*, « que l'on retrace dans le discours des hommes publics, civils et religieux¹⁰ ». Voilà circonscrit le territoire de l'historien. Lamonde ne prétend pas aller plus loin, par exemple vers les questions esthétiques, littéraires ou artistiques, ni même ouvrir sur le féminisme naissant ou le syndicalisme en voie d'organisation. Le point de départ est 1760, qui est aussi celui de l'imprimé, ce qui le restreint à la culture bourgeoise, qui laisse des traces écrites (livres, brochures, presse, correspondance), et à celle des francophones, dont il conclut qu'ils « sont culturellement et politiquement des Franco-Britanniques catholiques vivant en Amérique¹¹ » et dont le défi sera avec le temps de formuler une *doctrine* capable de fonder une *action*. Ultimement, on s'entend, celle-ci sera une action *politique*.

Cette quête d'une « doctrine pour l'action¹² » ouvre le deuxième volume, qui couvre les années 1896-1929. Son propos, écrit l'auteur, est toujours « savoir d'où vient le Québec intellectuellement¹³ ». Il prévient toutefois le lecteur que, si cette histoire demeure sociale en ce qu'elle scrute les idées des élites bourgeoises, y compris de la moyenne bourgeoisie dont il note l'émergence, et qu'elle porte attention aux réactions de ces classes à la culture populaire (sans prétendre écrire son histoire), elle s'attarde moins que le précédent volume aux institutions culturelles. Une *doctrine* désigne en effet un énoncé prescriptif, alors que l'action combative est singulièrement absente de ce volume, ramenée toujours à l'action sociale, ici déclinée sous

⁹ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, t. I : 1760-1896, Montréal, Éditions Fides, 2000, p. 9.

¹⁰ *Ibid.*, p. 10.

¹¹ *Ibid.*, p. 485.

¹² Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, t. II : 1896-1929, Montréal, Éditions Fides, 2004. « Une doctrine pour l'action » est le titre de la première partie de cet ouvrage.

¹³ *Ibid.*, p. 9.

tous les modes : action nationale, action française, action catholique, action féminine, action intellectuelle. Entre l'élection de Wilfrid Laurier au premier ministère du Canada, premier francophone à atteindre cette fonction, et le début de la crise économique de 1929, l'histoire des idées connaît une période de transition, voire de déstabilisation engendrée par les changements politiques (la fin de l'ultramontanisme et les nouveaux projets nationalistes) et démographiques (l'immigration et l'urbanisation). L'époque est marquée par la « modernisation », c'est-à-dire par une nouvelle manière d'être et de vivre née de la transformation du rapport de l'homme aux objets qui l'entourent (habitat, vêtement, travail, loisirs, transport, consommation). Au passage, Lamonde note l'émergence du mot puis de la figure de l'intellectuel qu'incarnent, par exemple, Henri Bourassa, Léon Gérin ou Lionel Groulx.

Ces deux volumes ont reçu une bonne réception critique malgré quelques réserves. Alors que Gilles Bourque célébrait une « histoire de la constitution d'une culture civique [...] bien au-delà de l'histoire traditionnelle des idées¹⁴ », Olivier Hubert¹⁵ notait que la trame de l'ouvrage restait centrée sur la tradition libérale démocratique et sur l'identité nationale, caractérisée par la polyvalence et l'ambiguïté à l'égard des cultures étrangères multiples. Au sujet du deuxième volume, Andrée Lévesque constatait que le Québec s'y réduisait au Québec francophone et que la question sociale était ramenée à la position de l'Église sur la paix sociale. « Pourtant, écrivait-elle, les travailleurs et les travailleuses avaient des idées dont l'histoire sociale reste à écrire¹⁶. » Lamonde réitérera fréquemment sa position¹⁷, notant

¹⁴ Gilles Bourque, compte rendu paru dans *Recherches sociographiques*, vol. XLIII, n° 3 (septembre-décembre 2002), p. 605.

¹⁵ Olivier Hubert, compte rendu paru dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. LV, n° 2 (automne 2001), p. 280-283.

¹⁶ Andrée Lévesque, compte rendu paru dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. LVIII, n° 3 (hiver 2005), p. 428.

¹⁷ Voir ses articles : « Note de recherche : la vie culturelle et intellectuelle dans le Québec des XVIII^e et XIX^e siècles : quelques pistes de recherche », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. LIV, n° 2 (automne 2000), p. 269-279 ; « Remarques sur le mode de l'entretien », *Argument : Politique, Société et Histoire*, vol. IV, n° 1

que le travail sur le Canada français hors Québec (l'Acadie, l'Ontario, le Manitoba) ainsi que l'histoire de la culture populaire et urbaine lui eussent pris un temps encore plus long, car les sources diffèrent, comme les formes d'expression et de réception. On ne peut pas tout faire en même temps.

On n'a en effet peut-être pas assez réfléchi aux embûches que le xx^e siècle pose à l'historien. L'histoire d'une époque tout entière procède par synthèses successives et, s'agissant du xx^e siècle, les travaux sont moins nombreux, les synthèses plus rares. Aussi les deux derniers volumes publiés par Lamonde, intitulés *La modernité au Québec*, couvrent-ils des périodes plus brèves, assumant plus volontiers le statut d'« histoire intellectuelle » ou d'« histoire des idées et des sensibilités¹⁸ », creusant la distance avec les usages de l'histoire sociale, montrant au contraire un déplacement, un retour plus accusé à l'histoire culturelle. Encore en 2001, il expliquait pourtant que « l'exigence du social pouvait seule donner de la crédibilité à une histoire culturelle et intellectuelle sans cesse perçue comme céleste¹⁹. » Reste quand même présente l'étude des intellectuels constitués en réseaux, ancrés dans les partis politiques, les associations, les comités de rédaction de revues.

Les années qui vont de 1929 à 1939 sont sans doute les moins connues de l'histoire du Québec tellement il est d'usage de prendre acte de la crise économique sans vraiment en mesurer les conséquences immédiates pour sauter directement aux années de guerre en tant que modalité de sortie de crise. Les années suivantes, qui vont de 1939 à 1965, sont sans doute les plus discutées et débattues, mais sont-elles mieux connues pour autant? Dans ce premier des deux volets, intitulé *La crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*²⁰,

(automne 2001-hiver 2002), et « Être en même temps le passant dans la rue et le spectateur à la fenêtre? ».

¹⁸ Yvan Lamonde, *La modernité au Québec*, t. II : *La victoire différée du présent sur le passé (1939-1965)*, Montréal, Éditions Fides, 2016, p. 9.

¹⁹ Lamonde, « Remarques sur le mode de l'entretien ».

²⁰ Yvan Lamonde, *La modernité au Québec*, t. I : *La crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*, Montréal, Éditions Fides, 2011.

Lamonde s'intéresse aux « porteurs d'innovation ». Isoler la décennie de la crise met en valeur la quête d'une nouvelle génération qui ne peut plus désormais regarder en arrière et qui doit se projeter vers l'avant pour ouvrir de nouvelles options. Car cette crise est à la fois économique, sociale, religieuse et spirituelle. Y répondront tant la nouvelle pensée nationaliste déployée par Lionel Groulx que le personnalisme emprunté à Jacques Maritain, tant la position indépendantiste des Jeunesses patriotes ou de *La nation* que la posture engagée d'André Laurendeau à *L'Action nationale* et celle de Georges-Henri Lévesque à l'Université Laval ainsi que la pensée non conformiste, résolument anticléricale et antinationaliste de Jean-Charles Harvey. Il y a là une transformation en profondeur de l'espace des possibles qui se réorganise autour du point de bascule que paraît représenter l'année 1937²¹. De ces possibles, certains ne seront jamais réalisés, d'autres finiront en queue de poisson et certains auront trouvé des prolongements dans l'après-guerre.

C'est précisément sur la guerre que s'ouvre le dernier volume, selon le postulat que « [l]a guerre ne se réduit pas à la conscription [et qu'il] faut restituer sa complexité à la période²² » pour révéler que cette guerre engendre une sorte de révolution culturelle, où est remise en question la vision traditionnelle d'une France matricielle et idéelle d'Ancien Régime au profit d'une conscience moderne de la France contemporaine réelle, déchirée entre Pétain et de Gaulle, entre la collaboration et la résistance. La première partie de l'ouvrage met précisément en valeur cet état de guerre et la manière dont les intellectuels en prennent conscience. La deuxième partie approfondit les transformations structurelles que connaît la société québécoise autour des questions reliées aux droits des femmes, au syndicalisme, mais surtout aux questions culturelles relatives à la situation générale (à partir des enquêtes sur la culture), aux conditions de production des biens culturels (l'essor de l'édition, par exemple) et aux questions

²¹ Voir Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques (dir.), *1937 : un tournant culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009.

²² Lamonde, *La modernité au Québec*, t. II, p. 13.

esthétiques (les codes de la peinture moderne, par exemple). La troisième partie, qui étudie les années qui vont de l'après-guerre à la Révolution tranquille, occupe à elle seule la moitié de l'ouvrage. C'est qu'il s'agit de prendre acte des transformations enfin advenues, bien que pas encore généralisées, de situer et de saisir les mouvements d'opposition résolument tournés vers l'avenir qui vont, enfin, disposer du passé. Ainsi, Maurice Duplessis réélu en 1944 doit affronter l'opposition venue à la fois de la pratique syndicale et des appuis que celle-ci rencontre dans les périodiques, du *Devoir* à *Cité libre*. Les trois chapitres intitulés « Au diable la tuque » rendent compte de la crise du nationalisme traditionnel, des divisions qui agitent le mouvement et des projets qui en résultent. Deux chapitres intitulés « Au diable le goupillon » font de même avec la question religieuse, mettant en valeur d'une part les conflits internes qui agitent l'Église et d'autre part l'exigence croissante d'une déconfectionnalisation des institutions publiques. Le titre du chapitre 15, « Nommer la peur, dénoncer la censure et le silence », témoigne de l'intérêt de l'auteur pour des démarches individuelles, mais exceptionnelles, dont l'audace déplace encore plus loin les frontières du possible : l'anticléricalisme de Jean-Charles Harvey, le refus global de Paul-Émile Borduas, les insolences de Jean-Paul Desbiens (le frère Untel), l'agnosticisme enfin révélé (mais en privé seulement) d'André Laurendeau, tous intellectuels et artistes présentés comme des résistants assumant les conséquences de leurs gestes. Les derniers chapitres prennent acte des transformations réalisées à la fin de la période étudiée : s'affranchir du passé, se découvrir autonome au regard de la France, assumer son américanité. Un chapitre est alors consacré à « La marche des femmes dans l'après-guerre », qui fait état des acquis spécifiques des femmes, telles l'égalité juridique et la contraception.

Le récit : circonscrire la modernité

Le projet global de cette histoire sociale des idées a été élaboré à la fin des années 1980, rendu public en 1990, au milieu des débats des narrativistes, qui remettaient en question le statut du récit dans la

recherche historique. Or, comme le rappelait Paul Ricœur, le récit est une forme à la fois narrative et argumentative, et il permet de rendre compte de l'expérience du temps humain²³. Depuis le tout premier tome de la série, Yvan Lamonde a choisi le récit et la synthèse générale. *L'Histoire sociale des idées* et *La modernité au Québec* ont ainsi en commun d'assumer un récit à trames multiples. Les premiers volumes conjuguait la trame géodémographique (contextes humain, linguistique, religieux), la trame politique (débats et opinions publiques, constitutions), la trame sociale (acteurs, classes sociales, professions, milieux sociaux, bourgeois et populaires), la trame intellectuelle (courants d'idées), la trame informationnelle (modes de communication et de diffusion des idées, production et réception), la trame internationale (le particulier et l'universel, le rapport aux métropoles). En accordant le privilège des sources aux essayistes, « qui sont les observateurs critiques des impasses et des blocages, et les éclaireurs des passages possibles²⁴ », Lamonde réduit progressivement leur nombre aux « deux trames intellectuelles de fond du Québec, la religion et le nationalisme²⁵ ». Au fil des tomes, l'auteur se concentre sur les courants d'idées et les débats, accordant de moins en moins d'importance au terreau institutionnel. D'un tome à l'autre, il passe d'une histoire sociale des idées, qui ancre ces idées dans leurs conditions d'énonciation et de réception, à une histoire intellectuelle, qui est davantage une synthèse des discours.

La mise en intrigue est opérée par la question de la modernité : « Être moderne, écrit Lamonde, c'est assumer que dorénavant le contenant nouveau change le contenu, la manière la matière ; c'est trouver la façon de subsumer le passé dans le présent, y compris en le refusant globalement radicalement²⁶. » Revenons toutefois un peu en arrière pour mieux saisir l'enjeu de la recherche. « S'il est une

²³ Paul Ricœur, *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, 3 vol.

²⁴ Lamonde, *La modernité au Québec*, t. II, p. 9.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 425-426.

notion surinvestie, c'est bien celle de modernité », écrivaient Yvan Lamonde et Esther Trépanier en 1986 dans l'introduction de *L'avènement de la modernité au Québec*, ouvrage qui tentait d'examiner celle-ci à partir de ce qui lui donne sens, à savoir « l'histoire des pratiques culturelles qui, au sein de la formation sociale québécoise, ont dessiné les configurations de notre propre modernité²⁷ ». La contribution particulière de Lamonde au volume est intitulée « La modernité au Québec : pour une histoire des brèches (1895-1950) ». Dans ce texte, la modernité est celle qui est généralement attestée dans les disciplines artistiques. En effet, du point de vue des artistes, « [ê]tre moderne, c'est s'opposer à une intentionnalité réductrice de la création, refuser l'annexion de l'expression aux impératifs et aux impérialismes socioculturels²⁸ ». C'est donc en philosophe que Lamonde conçoit la modernité, à la manière de René Descartes, père de la modernité philosophique²⁹, et dans son prolongement. La question de fond qui, depuis le début, anime l'écriture de *La modernité au Québec* est donc : quand le Sujet (sujet individuel, sujet collectif) commence-t-il à parler de lui-même en son nom propre, sans soumettre sa pensée et son dire à la *doxa* des autorités religieuses ou politiques, y compris sur la question sociale et nationale ? Autrement dit : quand la pensée s'autorise-t-elle à une posture paradoxale ? Et pour dire quoi ? De ce point de vue, la modernité intellectuelle se lit d'abord dans l'affirmation de ce « je », caractéristique de l'individu, de la personne du sujet, dans une forme qui est celle de l'essai réflexif (plutôt que celle de l'essai cognitif). Aussi Lamonde est-il à la recherche des discours qui dénotent une telle conscience du temps, à partir de la conscience historique des sujets qui se projettent dans un avenir déverrouillé, selon l'expression de Krzysztof Pomian³⁰. Il rassemble le « chœur des voix personnelles qui donneront un visage à [la] culture

²⁷ Yvan Lamonde et Esther Trépanier (dir.), *L'avènement de la modernité au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 11.

²⁸ *Ibid.*, p. 300.

²⁹ *Ibid.*, p. 304.

³⁰ Krzysztof Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, p. 291ss.

canadienne-française³¹ », analyse le discours de quelques essayistes pénétrants, tels Paul-Émile Borduas ou Pierre Vadeboncoeur, à qui il emprunte quelques figures ou métaphores du changement : le refus global, la ligne du risque, le cheminement par visa, l'ouverture des vieilles écluses, la constellation de la mort, le meurtre du père (pour la suite du monde).

Faire reculer la forêt

On le voit. Pour saisir entièrement le sens du projet entrepris par Yvan Lamonde de rédiger une *Histoire sociale des idées* qui couvrirait les années allant de 1760 à 1965, il n'est pas inutile de remonter le fil de ses recherches antérieures et de tenter d'en reconstituer la cohérence, ce que nous n'avons fait ici que partiellement. Car Lamonde se tient bien loin des débats qui, pourtant, ne manquent pas : entre l'histoire sociale et l'histoire des idées, *a fortiori* l'histoire des sensibilités, il évite soigneusement de prendre une position théorique, offrant plutôt des résultats concrets à qui veut prendre acte des possibles de la recherche historiographique ; entre les diverses significations à donner aux années de Duplessis et à la Révolution tranquille, il ne tranche pas, restant rigoureusement fidèle à la définition philosophique de son objet. La synthèse historique qu'il propose n'offre que des introductions et conclusions succinctes, bien que précises, dénuées d'états de la question et d'énoncés méthodologiques, lesquels se trouvent davantage dans les articles et bilans historiographiques disséminés dans les revues savantes et ouvrages collectifs. Prime toujours ici la lisibilité du propos, à destination d'un lectorat informé, mais peu ou pas spécialisé, dans le droit fil de l'héritage de Fernand Dumont et peut-être de François-Xavier Garneau, à propos duquel Dumont écrivait : « Chez lui, le politique se mue en historien, l'engagement se déplace vers la mémoire³². »

³¹ Lamonde, *La modernité au Québec*, t. II, p. 99.

³² Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Éditions du Boréal, 1993, p. 293.

Revient souvent sous la plume de Lamonde cette idée de fonder la réflexion sur la mémoire, qui serait le commencement de la méthode³³. Force est de reconnaître que l'auteur s'est engagé dans une démarche plus proche de celle de Dumont que de celle de la plupart des historiens, et plus proche de celle des essayistes préoccupés d'ontologie politique. D'un tome à l'autre, Lamonde persiste et signe.

On sort toutefois de cette lecture avec des questions nombreuses et complexes, nées des limites de l'ouvrage : le discours est une chose, qu'en est-il du réel? Y a-t-il collusion ou rupture entre le réel et le discours? Y a-t-il un autre discours, d'autres discours, au pluriel, tout aussi modernes, mais moins orientés vers la question nationale et l'enjeu politique? N'aurait-il pas mieux valu isoler, ne pas trop synthétiser, montrer l'éclatement plutôt que l'unité contradictoire de la lutte idéologique autour d'un pivot unique? En 1990, Lamonde écrivait : « [I]l fallait faire cette histoire plus qu'en parler, ne serait-ce que pour faire la preuve que le Québec avait une conscience historique, une tradition intellectuelle, quel qu'en fût le contenu³⁴. » De sorte que les limites de l'ouvrage apparaissent comme des incitations à poursuivre le travail, à tout relire une fois encore, à tout réinterpréter autour d'enjeux distincts, une fois encore. Le bilan qu'il trace, en 2013, est plus spécifique : « [J]'aurai d'abord et avant tout contribué à conceptualiser pour le Québec et le Canada l'histoire de la culture, des idées, du livre et de l'imprimé, de l'américanité, de la lecture et de l'essai dans sa trame idéelle³⁵. » Là est sans doute la manière dont il faut comprendre l'idée de « faire reculer la forêt » et celle d'« ouvrir une clairière », qui servaient d'introduction au premier volume de la série.

³³ Lamonde, « Le projet d'une histoire sociale des idées au Québec de 1760 à 1960 », p. 274.

³⁴ *Ibid.*, p. 276.

³⁵ Lamonde, « Être en même temps le passant dans la rue et le spectateur à la fenêtre? », p. 590.